KARL,

OU

LE CHATIMENT,

DRAME EN QUATRE ACTES,

Par MM. Lockroy et Aniret Bourgeois,

MUSIQUE DE M. PICCINI

PRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 30 AVRIL 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARQUIS D'ALMÉIDA. . .	M. DELAFOSSE.	NUNEZ.	M. SERRES.
ALPHONSE, son fils. .	M. MÉLINOUE.	INESILLA, mère de Nunez. .	Mme CHÉRA.
e KARL DE RICHTER, d'Alphonse.	M. LOCKROY.	PACHITA, petite-fille d'Inesilla.	Mlle LAISNÉ.
JUANA, sa femme. .	Mlle GEORGES.	ALVAR, jeune seigneur, ami d'Alphonse.	M. ALFRED.
, sœur de Karl.	Mlle GEORGES cadette.	UN DOMESTIQUE.	
ANDO, fils de Juana. . .	Mlle NOELET.	TROIS CHASSEURS.	

ne se passe chez Inesilla, dans l'ancienne maison du garde, près du château d'Alméida, au ier acte; en Norwége, dans le château du comte de Richter, aux deuxième, troisième et quatre actes.

ACTE PREMIER.

ite maison au milieu de la forêt. Porte au fond, fenêtre à droite. A gauche, une grande cheminée; ème côté, une porte conduisant à la chambre de Nunez. Un grand fauteuil, un buffet, une table, uex chaises en bois.

SCÈNE PREMIERE.

INESILLA, PACHITA.

ILLA, *assise dans le grand fauteuil.* ... ouvre la croisée; on étouffe. maison est pourtant cachée sous les . dans le plus épais du bois, mais leil d'Espagne est si brûlant quand idi, que sa chaleur pénètre partout.

ITA. Je ne comprends pas, grand'-, que la chasse ne soit pas venue se reposer ici une heure ou deux; elle n'y manquait jamais autrefois.

INESILLA. Oui, du vivant de mon pauvre mari, quand il était garde de la forêt, c'était le rendez-vous au milieu du jour... Mais notre jeune maître, don Alphonse, une fois en campagne, s'arrête rarement, lui. A son âge, le plaisir fait oublier la fatigue. Je t'assure qu'il n'a pas encore fait si chaud qu'aujourd'hui.

PACHITA. Voulez-vous que j'approche

77583

votre fauteuil de la croisée? vous aurez plus d'air.

INESILLA. Merci, petite. Ah! tu as bien soin de moi. Tu me tiens lieu de toute ma famille que Dieu avait faite si nombreuse, et qu'il lui a plu de rappeler à lui.

PACHITA. Bah! et mon oncle Nunez, le dernier de vos enfans, vous le comptez pour rien donc?

INESILLA. Oh! lui, n'a jamais voulu me quitter, c'est vrai; il a grandi dans la maison... au coin du feu... sans se déranger... mais il ne me sert pas à grand'chose. M. le marquis d'Alméida, le père de don Alphonse, qui est si bon, et qui nous a toujours obligés, a voulu s'intéresser à lui et le lancer; bah! impossible de le remuer jamais.. Voilà quelqu'un.

PACHITA. C'est monseigneur peut-être... Non, un étranger.

SCENE II.

INESILLA, PACHITA, KARL, *en costume de chasse, un fusil à la main.*

INESILLA, *qui s'est levée.* Entrez, monsieur: vous êtes fatigué, n'est-ce pas? reposez-vous ici. Vous devez avoir soif. Pachita, du vin, des fruits...

KARL. (*Il paraît très-agité.*) Merci; je ne m'arrêterai pas. Depuis peu de jours seulement au château d'Alméida, je ne connais pas les détours de cette forêt, et je m'y suis perdu. N'avez-vous pas un guide à me donner jusqu'à la lisière du bois?

INESILLA. Si monsieur voulait attendre un moment, il serait certainement rejoint par quelques-uns de ses compagnons de chasse.

KARL. Non, vous dis-je; j'ai besoin d'un guide... dépêchez.

INESILLA. Alors, je vais appeler mon fils Nunez qui connaît la forêt comme je connais mon jardin; il vous conduira. (*Appelant.*) Nunez .. (*A Karl.*) C'est que, voyez-vous, il fait sa sieste... il n'y manque jamais. (*Appelant encore.*) Nunez!

NUNEZ, *en dehors.* Qu'est-ce qu'il y a?

INESILLA. On te demande... on a besoin de toi... viens vite...

NUNEZ, *toujours du dehors.* Bon!... bon!.. j'y vais...

INESILLA, *bas à Pachita.* Va lui dire de se dépêcher. (*Pachita sort: Karl est assis sur un bras du fauteuil et reste là en silence.*) Monsieur n'est pas habitué à chasser ainsi toute une journée? Dam! c'est fatigant; il s'est trouvé séparé des autres, et il voudrait retourner au château d'Alméida?

KARL. Non.

INESILLA. A Grenade, alors?

KARL, *préoccupé.* Peut-être.

INESILLA. C'est que, pour conduire monsieur, il est essentiel que nous sachions où il veut aller.

KARL. Dites-moi... la chasse a-t-elle passé de ce côté?

INESILLA. Pas encore, mais elle ne peut pas tarder.

KARL. Et on s'arrêtera ici?

INESILLA. C'est probable.

KARL, *à lui-même.* Allons! je ne pourrai plus les quitter. Il faut que je m'éloigne cependant... que je sorte de ce bois où toutes les pensées sont sinistres... (*Haut.*) Votre fils ne vient pas?

INESILLA. Le voilà. (*Appelant.*) Nunez! Nunez!

KARL, *à lui-même.* Dans un instant ils arriveront peut-être. (*Haut en reprenant son fusil.*) Ah! votre fils tarde trop; je ne puis attendre; je n'ai besoin de personne. (*Jetant une pièce d'or sur la table.*) Voilà pour votre hospitalité... merci... merci...

(Il sort.)

INESILLA. Monsieur!... mais vous vous perdrez... Il est déjà loin! (*Regardant sur la table.*) Une pièce d'or! Voyez ce paresseux de Nunez: il en eût peut-être gagné deux comme ça. Mais non, il ne vient pas... Ah! il faut absolument que je prenne un parti.

SCÈNE III.

INESILLA, NUNEZ.

NUNEZ. Ouf!... vous m'avez éveillé en sursaut!... Eh bien! où est-il cet étranger?

INESILLA, *avec humeur.* Il est loin maintenant.

NUNEZ. Ah!... que son patron le conduise alors. Par la chaleur qu'il fait, ça m'arrange.

INESILLA, *montrant la pièce d'or.* Tenez, voilà ce qu'il nous a laissé. Vous auriez pu en avoir autant pour votre peine. Ecoutez, Nunez: je suis lasse de vous voir manquer toutes les occasions de nous être utile. Nous sommes pauvres, et vous ne faites rien pour nous tirer de la misère. Vous m'avez toujours dit que vous m'aimiez trop pour me quitter, mais je ne peux pas vous nourrir éternellement à rien faire. Il est tems que ça finisse. Aujourd'hui meme

nous verrons monseigneur : je vous recommanderai à lui, et demain, s'il le faut, vous partirez.

NUNEZ. Me chasser!.. ah! un moment!.. vous arrangez comme ça ma destinée à vous toute seule; mais je suis d'âge à m'en mêler, ce me semble, et d'abord je ne partirai pas.

INESILLA. Vous partirez, si je le veux.

NUNEZ. Du tout. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées-là? Comment! je suis ici bien tranquille... je ne dis rien... je ne fais rien... je vous laisse gronder dix heures sur douze, et quand je me suis fait par la force de l'habitude un petit paradis de ce purgatoire, vous m'en mettez dehors en me disant : Marche, on te poussera... Je ne veux pas marcher, moi ; je ne veux pas qu'on me pousse. Je resterai sous le toit paternel, près du foyer paternel, dans le fauteuil paternel.

INESILLA. Nunez, vous me ferez perdre patience. (*Avec douceur.*) Voyons, Nunez, sois raisonnable; tu as trente ans, mon garçon; il est tems de prendre un état.

NUNEZ. Voilà dix ans que vous me dites ça. Pardieu! j'y pense tous les jours... mais il faut que j'en trouve un qui m'aille.

INESILLA, *avec humeur.* Tu en as trouvé vingt. Pourquoi n'as-tu pas été soldat comme ton frère Juanito, le père de Pachita? à la première affaire il fut fait sergent.

NUNEZ. Et tué à la seconde. C'est cet état-là que vous me proposez? il ne me va pas.

INESILLA. Tu aurais pu être marin, comme Antonio, ton autre frère.

NUNEZ. Oui... et je me serais fait noyer comme lui; il est gentil encore cet état-là. Ca n'a pas de bon sens de proposer des professions pareilles.

INESILLA. Mais que veux-tu faire alors?

NUNEZ. Ce que je fais... attendre. Je ne sais pas pourquoi vous vous tourmentez comme ça, moi. Tout homme a dans sa vie une occasion de faire sa fortune, le tout est de ne pas donner à côté, de la saisir. Soyez donc tranquille, elle se présentera pour moi comme pour les autres. Je suis sûr que je trouverai quelque bon emploi commode, qui se fera tout seul..... il suffit pour cela d'une occasion, d'un hasard... il ne faut pas se presser... et en attendant cette fortune, qui ne peut pas manquer d'arriver, je m'occupe auprès de vous; car, en vérité, si on vous écoutait, on pourrait croire...

INESILLA. Tu t'occupes? et à quoi?

NUNEZ. A vous regarder filer... et ce n'est pas toujours très-gai; à fendre votre bois, et c'est très-fatigant. Ne vous inquiétez donc pas; un peu de patience. Le mieux est l'ennemi du bien, a dit un sage, je ne sais plus lequel... nous sommes bien, ne bougeons pas et attendons.

INESILLA. Ne bougeons pas..... oui..... c'est ton refrain... aujourd'hui, par exemple, tous les paysans des environs battent le bois pour aider la chasse. Il leur en reviendra quelque chose; toi, tu n'y penses seulement pas.

NUNEZ. J'y vais justement... ah! qu'est-ce que vous avez à dire?... vous voyez bien que je fais tout ce que vous voulez. (*Revenant.*) Mais si je partais, vous n'auriez plus personne à gronder; pensez donc à ça; vous vivriez vingt ans de moins, bonne mère; et puis je ne vous embrasserais pas tous les jours... Eh! mon Dieu! vous avez beau vous fâcher, je vous connais, allez. Je sais bien ce qu'il vous faut... et à moi aussi.

(Il sort.)

SCENE IV.

INESILLA, *puis* PACHITA.

INESILLA. Il fait de moi ce qu'il veut; mais c'est égal, ça finira, et si je peux lui trouver une place...

PACHITA, *accourant.* Grand'maman, voilà monseigneur, avec son père M. le marquis d'Alméida; je viens de les voir descendre de cheval à l'entrée du petit clos.

INESILLA. Vite, range ici... approche ce fauteuil; et surtout ne va pas perdre la tête et courir comme une folle dans la maison.

PACHITA. Si mon oncle Nunez était ici, il m'aiderait; mais il s'en va toujours quand on a besoin de lui. On dirait qu'il devine qu'il y a quelque chose à faire.

SCÈNE V

ALMÉIDA, ALPHONSE, INESILLA, PACHITA.

ALMÉIDA. Ah! je ne suis pas fâché de me reposer enfin. Bonjour, Inesilla.

INESILLA. Votre servante, monseigneur.

ALMÉIDA. Toujours alerte!

INESILLA. Toujours heureuse, monseigneur, quand j'ai l'honneur de vous recevoir, vous, ou notre maître, don Alphonse.

PACHITA, *prenant le fusil et le chapeau d'Alméida.* Si monseigneur le permet, je le débarrasserai de tout cela, quoique j'aie un peu peur des armes à feu.

ALMÉIDA. Ah! c'est toi, petite... merci!

PACHITA, *elle a été prendre le fusil d'Al-*

phonse qui le lui donne machinalement. Tiens!... celui-ci n'est pas chargé... (*Bas.*) Mon Dieu! bonne mère, regardez donc comme notre jeune maître a l'air soucieux. Depuis qu'il est entré, il n'a encore rien dit.

INESILLA, *bas.* Nous le gênons peut-être... viens, mon enfant. (*Haut.*) Monseigneur, nous sommes là, dans ma chambre.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

ALMÉIDA, ALPHONSE.

ALMÉIDA. Eh bien! tu ne t'assieds pas un moment?... Alphonse! Il ne m'entend pas... sombre et pensif depuis deux jours! (*Allant à lui et lui frappant sur l'épaule.*) Alphonse! au milieu des préparatifs d'hier et du bruit d'aujourd'hui nous n'avons pu causer tous deux comme je l'aurais voulu. Nous voici seuls enfin. N'as-tu rien à me dire?

ALPHONSE. Rien, mon père.

ALMÉIDA. Ainsi cette agitation convulsive, cette mélancolie dont rien ne peut te distraire, n'ont pas de cause réelle?

ALPHONSE. Aucune qui puisse vous alarmer, du moins.

ALMÉIDA. Ils se trompent donc comme moi, ceux de tes amis qui pensent que pour une aussi grande tristesse il faut un malheur bien grand?

ALPHONSE. Ah! ils m'ont vu préoccupé, peut-être, et ils croient que j'ai dans le cœur un secret que je cache; et ils voudraient le connaître... Un secret! lequel? je n'en ai pas.

ALMÉIDA. J'ai vainement tenté de le deviner. Toi triste et soucieux! et que te manque-t-il? tu as quitté la cour parce que tu te trouvais trop heureux pour vivre au milieu du monde. Il te fallait un séjour plus tranquille, où il te fût permis de goûter ton bonheur en liberté. Tu t'es retiré dans mon château d'Alméida. Tu as à tes côtés une femme jeune et belle que ton cœur a choisie, Juana, un ange; ton enfant, ton petit Fernando, qui accourt déjà au-devant de toi, qui pleure lorsque tu n'es pas là, que tu aimes avec idolâtrie; ton père, dont tu es l'unique pensée; et comme si ce n'était pas assez de tous ces objets de tes affections, le comte Karl de Richter, ce jeune seigneur étranger, que tu avais connu à Madrid, que tu as retrouvé en Allemagne, et que tu nommes ton ami le plus tendre, ton frère, il est ici depuis quinze jours et tu le retiendras long-tems sans doute. Alphonse, apprends-moi comment, entouré de tout ce qui t'aime, de tout ce qui t'est cher, le malheur a pu venir jusqu'à toi?

ALPHONSE. Eh! qui vous dit que je sois malheureux, mon père? cette tristesse que vous me supposez, un jour l'a fait naître, il suffira d'un moment pour la dissiper.

ALMEIDA. Non; elle paraît trop profonde pour que la cause n'en soit pas sérieuse, qu'elle s'évanouisse ainsi. Ecoute: j'ai dit adieu aux honneurs, aux emplois auxquels la confiance du roi m'avait appelé, à cette chaîne brillante, mais odieuse, qui me retenait loin de toi, pour venir vivre en famille près de mon fils, au milieu de mes enfans. Si cependant les intérêts de l'Espagne se trouvaient un jour compromis, il se peut qu'un ordre de mon souverain me ramène dans ces cours du nord où j'ai passé une longue partie de ma carrière, où les secours de ma vieille expérience pourraient être nécessaires à mon pays. C'est à cette condition que j'ai obtenu mon rappel. Ma seule consolation alors sera de te savoir exempt d'inquiétude et de peines, sans autre chagrin que celui de mon absence. S'il est un secret qui doive empoisonner le bonheur que je voudrais te laisser, ne le renferme pas dans le fond de ta pensée; Laisse-moi porter la moitié du fardeau, il te paraîtra moins lourd... mon fils!.. mon Alphonse!...

APHONSE. Eh! n'avez-vous pas ma confiance tout entière? vous ai-je jamais rien caché à vous? Si vos soupçons étaient fondés, j'aurais déjà déposé ma douleur dans votre sein; je vous aurais dit: Je souffre, mon père; il y a là au fond de mon cœur un tourment qui le ronge: au risque de troubler à jamais votre repos, je vous aurais tout avoué, avec désespoir... en pleurant.... Oh! mais quelle folie!... il n'y a rien de réel là-dedans. Votre tendresse s'alarme à tort... je suis calme, je suis heureux, mon père.

ALVAR, *en dehors.* Pardieu! vous ne nous échapperez pas.

ALMÉIDA. On vient. Alphonse, je vous verrai ce soir.

SCENE VII.

ALMÉIDA, ALPHONSE, ALVAR, KARL, DEUX OU TROIS SEIGNEURS, TOUS EN COSTUME DE CHASSE.

ALVAR, *tenant Karl par le bras.* Le voici!

ALPHONSE, *tressaillant.* Karl!

ALVAR. Oui, le comte Karl qui nous abandonnait, que nous avons eu toutes les peines du monde à ramener. Il s'en retournait....

ALPHONSE. Au château, sans doute!

ALVAR. Non, à Grenade.

ALPHONSE. Eh quoi! s'enfuir ainsi! au milieu de la chasse! sans prendre congé de personne! il faut que ce plaisir ait bien peu d'attraits pour lui, ou qu'il ait été bien malheureux! Cependant son adresse est grande, son coup-d'œil rapide. Ah! mon bon Karl est bien changé de ce que je l'ai connu autrefois. Le ciel d'Espagne a amolli son ame: il lui faut maintenant une vie douce et paisible; le calme d'un château, des chants d'amour et deux beaux yeux où il puisse se mirer.

ALVAR, *riant avec les autres.* Mais, cette vie nous convient assez, à nous autres Espagnols.

KARL. Ces messieurs m'excuseront sans doute; il faut que je sois aujourd'hui même à Grenade.

ALPHONSE. Quel intérêt si pressant vous y appelle?

KARL. Des préparatifs à faire... une lettre de ma sœur... qui me forcera peut-être à retourner en Norwége.

ALPHONSE. Sitôt... vous nous donnerez quelques jours au moins. Partir ainsi sans un mot d'adieu, vous, Karl, dont l'amitié pour moi est si vive et si tendre! partir en fugitif, sans avoir revu Juana..... oh! cela n'est pas possible.

KARL. Je ne puis différer mon départ.

ALPHONSE, *bas, l'amenant sur le devant de la scène.* Il faut donc que j'aie tout deviné pour que tu t'éloignes?

KARL. Alphonse!

ALPHONSE. Tu te taisais sans cela, tu restais! Oh! c'est noble et grand! se jouer d'un ami! le tromper! infâme!

KARL. Alphonse!

ALPHONSE. Tu l'aimes, n'est-ce pas? mais sans espoir, car je ne la quitterai pas... elle porte mon nom; elle est à moi... oh! c'est un supplice aussi.

KARL. Par pitié, ne me retiens pas.

ALPHONSE. Tu resteras. (*Haut.*) Messieurs, c'est demain fête au château d'Alméida; c'est demain l'anniversaire de mon mariage. Karl passera cette journée au milieu de nous, il me l'a promis. Au moment de nous séparer, pour long-tems peut-être, il veut être encore une fois témoin de mon bonheur; il veut conduire dona Juana à la chapelle.

KARL, *bas.* Assez! pourquoi m'ont-ils ramené, mon Dieu!

ALPHONSE, *bas.* Oh! tu souffriras autant que moi. (*Haut.*) La matinée a été pour lui triste et languissante: tâchons de lui rendre plus gais les derniers momens qu'il doit passer avec nous. En chasse, messieurs!

ALVAR. De grand cœur. (*Bas à Karl qui passe à côté de lui.*) Nous sommes heureux de vous avoir retrouvé. Quelle gaîté subite! Je crois que don Alphonse devient fou.

KARL. Oui... oui...

(Il sort.)

ALPHONSE. Vous ne nous accompagnez pas, mon père?

ALMÉIDA. Non: à mon âge on a peine à vous suivre. La fatigue vient vite: allez, vous me retrouverez ici.

ALPHONSE, *se retournant.* Parti déjà! Karl! Au revoir, mon père. A cheval, messieurs!

SCENE VIII.

ALMEIDA, INESILLA, *puis* PACHITA.

ALMÉIDA. Quelle peut être la cause de son chagrin? Il ne savait pas le départ de son ami. Il a parlé bas à Karl tout à l'heure. Lui aurait-il confié ce qu'il me cache à moi? Je l'interrogerai.

INESILLA. Tiens! plus personne! Vous ici, monseigneur! vous êtes resté seul?

ALMÉIDA, *s'asseyant dans le grand fauteuil.* Ah! le tems n'est plus où, toujours infatigable, je parcourais le bois avec Mengo, ton mari. Les années sont venues, et avec elles le besoin de repos.

INESILLA, *à part.* Voilà le moment de lui parler de Nuncz. (*Haut.*) Monseigneur se souvient donc encore de mon pauvre défunt?

ALMÉIDA, *à lui-même.* Changé à ce point! (*Haut.*) Si je m'en souviens! certes. Pauvre Mengo! s'il avait vécu, nous ne nous serions jamais quittés.

(On entend un coup de fusil.)

INESILLA. Ah! voilà qu'on rentre en chasse. Monseigneur s'est toujours montré si bon pour nous!

ALMÉIDA. Moins que je ne l'aurais désiré. J'aurais voulu être utile à vos enfans, mais le sort vous les a enlevés.

INESILLA. Il m'en reste un, monseigneur.

ALMÉIDA. Ah !

INESILLA. Le plus jeune de tous, le Benjamin... ce n'est pas à dire pour ça qu'il soit tout petit; il a eu trente ans à Pâques dernier.

ALMÉIDA. Pourquoi ne m'avoir jamais rien demandé pour lui?

INESILLA. Dam ! je n'osais pas, monseigneur. Et puis j'ai toujours eu de la peine à m'en séparer. Vous savez... un enfant... le seul qu'on ait...

ALMÉIDA. Oui... oui... allons! nous tâcherons d'en faire quelque chose. Cette chaleur est accablante, en vérité.

INESILLA. N'est-ce pas? c'est ce que je disais ce matin. Monseigneur aura donc la bonté de s'occuper de Nunez?

ALMÉIDA, *dont les yeux se ferment*. Oui, ma bonne Inesilla, oui... sois tranquille.

INESILLA. C'est que je vais vous dire, c'est un garçon un peu indolent, qui ne fait rien, qui ne pense à rien, qui n'est bon à rien... il lui faut un état qui lui convienne, parce qu'il ne les aime pas tous... où il n'y ait pas trop de travail, parce qu'il ne l'aime pas du tout; qui rapporte de l'argent, parce qu'il veut faire fortune; un état enfin comme on n'en trouve pas tous les jours; mais il y en a à ce qu'il dit. Après ça, une fois poussé il marchera, et je mourrai contente... Tiens, monseigneur s'endort... c'est égal, il s'occupera de Nunez... il me l'a promis. (*A Pachita qui entre.*) Fais doucement, petite. (*Lui montrant Alméida endormi.*) Vois-tu! Pauvre cher homme!... il a voulu suivre la chasse et il est fatigué. Je suis sûre que c'est par complaisance pour son fils qu'il est venu. Dam ! il l'aime tant !

SCENE IX.

INESILLA, PACHITA, NUNEZ.

NUNEZ, *arrivant tout essouflé*. Ah! vous voilà, bonne mère.

INESILLA. Parle bas.

NUNEZ, *baissant la voix*. Je n'ai pas le tems. Embrassez-moi... et adieu.

INESILLA. Qu'est-ce qu'il t'arrive?

NUNEZ. Je vous dirai ça plus tard.

INESILLA. Où vas-tu?

NUNEZ. Je n'en sais rien.

INESILLA. Qui t'emmène?

NEZ. Un grand monsieur pâle, auprès duquel je me suis trouvé, sans le savoir, au coin d'un buisson... il m'a fait peur. Il m'a demandé s'il y avait long-tems que j'étais là.... je lui ai dit que oui... Si j'appartenais à la chasse... je lui ai dit que non. Alors il a ajouté que je ne le quitterais plus, puis il m'a mis dans la main ces deux pièces d'or... une pour vous, l'autre pour moi... nous partageons... adieu.

INESILLA. Attends!

NUNEZ. Ah bien oui! il ne voulait pas me permettre d'entrer ici; mais je ne serais pas parti sans vous revoir. Allons... dépêchons et embrassez-moi.

INESILLA. Nunez!

NUNEZ. Vous me vouliez un état: en voilà un. Deux pièces d'or pour m'être trouvé à côté de lui... je crois que j'ai mon affaire.

INESILLA. Un mot.

NUNEZ. On vient.., c'est peut-être mon homme... Je vous enverrai de mes nouvelles... adieu.

(Il sort précipitamment.)

INESILLA. Nunez! Nunez! .. il a perdu la tête.

PACHITA. Ma foi, je n'y comprends rien.

SCENE X.

INESILLA, PACHITA, ALVAR, TROIS AUTRES CHASSEURS.

ALVAR, *avec le plus grand désordre*. Où est-il?... le marquis d'Alméida, où est-il!

INESILLA. Chut!.. prenez garde.. il dort.

ALVAR. Oh! comment lui annoncer cette horrible nouvelle?

INESILLA. Qu'est-il donc arrivé?

ALVAR. Son fils, don Alphonse...

INESILLA ET PACHITA. Eh bien?

ALVAR. Vient de se tuer.

INESILLA. Sainte Vierge!

ALVAR. Nous l'avons trouvé baigné dans son sang. Il ne respirait plus... l'arme fatale était près de lui. C'est volontairement qu'il aura mis fin à sa vie.

INESILLA. Notre pauvre maître! c'est donc ça qu'il paraissait si triste ce matin!

ALVAR. Et son malheureux père...

INESILLA. Oh! ne l'éveillez pas! il en mourrait.

ALVAR. Comment lui cacher le malheur qui l'a frappé?..... Pauvre vieillard! son sommeil est paisible..... et quel réveil l'attend!

(Il s'approche d'Alméida et le touche légèrement pour l'éveiller. Inesilla et Pachita se sont mises à genoux. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon. Portes latérales, porte au fond. Une harpe.

SCENE PREMIERE.

DONA JUANA, MARIE.

(Elles sont toutes deux assises. Juana près d'une harpe.)

MARIE. Mon frère ne revient pas. Allons! je retournerai dans ma pieuse solitude d'Erichstadt sans l'avoir vu.

JUANA. Tenez, je suis faible: un triste pressentiment m'agite; je crains pour les jours de mon mari.

MARIE. Depuis douze ans que vous avez abandonné votre riante Grenade, pour suivre mon frère Karl en Norwége, et que vous habitez ensemble ce vieux château de nos pères, est-ce donc la première fois qu'il vous quitte pour chasser dans la forêt? Les maris ne chassent-ils pas en Espagne?

JUANA. Ah! les vents y soufflent doucement; la campagne est un jardin; les animaux timides fuient à travers des bosquets d'oliviers; mais dans votre nord sauvage, la chasse est un combat mortel. Et puis, je vous l'avouerai, dussiez-vous rire de ma faiblesse, cette corde de ma harpe, qui, sans que je l'eusse touchée, s'est rompue tout à l'heure avec un son aigre et déchirant, me paraît un présage sinistre. Il m'a semblé qu'un écho lugubre me renvoyait le gémissement d'un mourant.

MARIE, *avec gaîté*. Oh! vous ne connaissez pas l'allure de nos esprits! Peut-être, de l'autre côté des Pyrénées, ce sont des accords mélodieux qui portent les arrêts du destin; mais c'est sur un autre ton que dans nos climats glacés les esprits se révèlent à nous. Le vent souffle avec fureur dans l'étroit et long tuyau d'une cheminée; toutes les portes s'ouvrent avec violence, toutes les lumières s'éteignent; la cigogne s'enfuit en criant; on entend craquer la charpente; enfin tant que le hibou n'aura pas crié d'une voix rauque le nom de mon frère, ne vous alarmez pas sur son compte.

JUANA. Bonne Marie! vous voulez dissiper ma tristesse; votre gaîté y parviendrait, peut-être, si des pressentimens seuls m'agitaient

MARIE. Et qu'avez-vous encore?

JUANA. Vous renouvelez d'anciennes douleurs gravées dans le fond de mon ame: c'est dans une chasse qu'Alphonse, mon premier mari, est mort d'une mort cruelle.

MARIE. D'une mort cruelle?

JUANA. On croit que son cheval s'abattit sous lui; dans sa chute son fusil partit, et le coup lui donna la mort.

MARIE. Oh! pardonne mes importunes saillies! mais comment avais-je ignoré jusqu'à ce jour?...

JUANA. Ton frère ne souffre pas qu'on rappelle ce malheur devant lui; il fut l'ami d'Alphonse.

MARIE. Ecoute... Je crois entendre le son du cor.

JUANA. Oui... mais si loin qu'on le distingue à peine.

MARIE. C'est le rappel... les chasseurs réunis reviennent au château. J'entends les pas des chevaux dans l'avant-cour... Karl a sans doute pris les devans.

JUANA. Dieu soit loué! je vole dans ses bras comme aux premiers jours de notre amour. Ah! qu'une absence de quelques heures est longue! (*Appelant.*) Fernando! Fernando!

FERNANDO, *en dehors*. Me voici.

MARIE. Hâte-toi. Laisse-là tes livres. Viens au-devant de ton père.

SCÈNE II.

JUANA, MARIE, FERNANDO.

FERNANDO. Qui arrive, dites-vous?

MARIE. Ton père.

FERNANDO. Mon père? pourquoi parlez-vous toujours ainsi! mon père est mort; il n'était point né dans ce pays glacé. Le comte Karl de Richter n'est que le mari de ma mère.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JUANA, MARIE.

MARIE. Ne descends-tu pas au-devant de mon frère?

Digitized by Google

JUANA. Je ne puis. Les paroles de mon fils ont flétri ma joie ; elles m'enchaînent à cette place.

MARIE. Pauvre sœur !

JUANA. Oui, plains-moi, car ma position est cruelle. Fernando m'afflige souvent. Je ne puis commander à son cœur. Karl le chérit comme un père ; mais l'enfant n'aime que moi.

SCENE IV.

JUANA, MARIE, FERNANDO, PUIS UN DOMESTIQUE.

FERNANDO, *gaîment*. Ma mère ! ma mère ! ce n'est pas le comte de Richter qui vient de descendre dans la cour, ce sont des étrangers ; ils parlent espagnol ; cette langue si chère a retenti doucement à mon oreille qui a tant souhaité de l'entendre. Fais-les promptement entrer, ma mère.

LE DOMESTIQUE. Madame, un seigneur étranger, que les gens de l'ambassadeur d'Espagne ont conduit au château, demande M. le comte de Richter.

JUANA. Son nom ?

LE DOMESTIQUE. Le marquis... Pardonnez, les noms étrangers se retiennent difficilement... je vais...

JUANA. Non. Qu'importe comment il se nomme ? dites-lui que nous attendons le comte. Logez-le dans les meilleures chambres du château.

FERNANDO. C'est moi qui me chargerai de ce soin, si tu le permets.

JUANA. Va : mais c'est au comte qu'il veut parler : ne le presse pas de questions indiscrètes.

FERNANDO, *avec joie et fierté*. Il est Espagnol ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

SCENE V.

JUANA, MARIE.

JUANA, *avec inquiétude*. Marie, que présage ceci ?

MARIE, *la regardant fixement*. L'étranger vient d'un pays où mon frère a passé plusieurs années, où il a choisi son épouse. Cette visite le surprendra moins, sans doute, qu'elle ne semble vous inquiéter.

JUANA. Je l'avouerai, mon cœur est oppressé.

MARIE. Juana seule peut savoir ce qu'elle craint, pourquoi elle doit craindre. Pour moi, je ne vois que trop...

JUANA. Quoi donc, ma sœur ?...

MARIE. Que l'Espagne, ce pays si vanté par vous, n'a pas, jusqu'à ce jour, porté bonheur à mon frère.

JUANA. Comment dois-je expliquer votre pensée ?

MARIE. Ecoute, Juana. Pour que ton bonheur soit complet, il faut que Karl soit à tes côtés ; il suffit au mien de le savoir heureux. Je crains qu'il ne le soit pas.

JUANA. Et pourquoi cette crainte ?... il m'aime, il est à moi, que lui manquerait-il ?

MARIE. Karl, élevé dans ces climats, y vivait tranquille et libre. Son ame pure et sans tache se peignait dans ses regards. Il est rentré sous le toit de ses pères bien changé de ce qu'il était alors. Sa poitrine est oppressée d'un lourd fardeau : ses yeux craintifs et sombres se détournent des autres. Il semble qu'il suffirait d'un regard pour lui arracher un secret ; qu'il le sent ; qu'il le craint. Oh ! ce n'est point là le bonheur ; il n'est point de bonheur sans repos.

JUANA. Il n'est que trop vrai ; mais peux-tu nous le donner, toi, ma sœur ? si tu ne le peux, laisse-nous à notre destinée ; laisse-nous vivre et mourir ainsi.

SCENE VI.

JUANA, MARIE, NUNEZ.

NUNEZ. Madame, monsieur le comte est de retour de la forêt.

JUANA. Enfin !... Viens, Marie, courons au-devant de lui. Son retour m'est d'autant plus cher, qu'il te retiendra peut-être quelques instans encore.

MARIE. Non, je dois être rentrée avant la nuit, et il y a huit milles d'ici à...

JUANA. Nous te voyons si rarement !... Allons ! viens !

SCÈNE VII.

NUNEZ.

Ouf, je suis fatigué. Ces escaliers sont d'un raide à monter !... Tous les gens du château sont occupés autour de cet étranger... Un Espagnol !... nous n'en recevons pas souvent. Il me vient une idée ; ce seigneur s'en retourne peut-être dans notre pays, si je profitais de cette occasion pour écrire à ma famille ? c'est une très-bonne idée. Je vais écrire à ma mère. (*Il se met à une table, et écrit.*) « Ma vieille » mère, j'ai peur que vous n'ayez été in- » quiète de ne pas recevoir de mes nouvelles

» depuis douze ans, j'espère que cette lettre » vous trouvera alerte et grondeuse comme » autrefois. L'homme que je rencontrai » dans le bois, près de chez nous, et qui » me prit avec lui, est le comte Karl de » Richter, un riche seigneur norwégien. Il » m'emmena à Madrid, de là à Séville, » puis nous nous rendîmes par mer en Hollande... j'ai été bien malade. Un an après, » dona Juana, la veuve de don Alphonse, » vint nous rejoindre avec son enfant, le » petit Fernando. Mon maître épousa dona » Juana, et depuis ce tems nous habitons » un château du comte en Norwége. Vous » saurez que ce pays-ci est un pays très-» froid; mais je ne sors pas l'hiver. Je ne » vous dirai pas que je suis intendant, attendu qu'il y en a un : je ne vous dirai » pas que je suis valet de chambre, attendu » qu'il y en deux : je ne crois pas être » homme de confiance, car on ne me confie rien. Si vous pouvez m'expliquer ce » que je suis, vous me ferez plaisir. Je vis » au château, voilà. Je me lève entre huit » et onze heures... sur les midi. Je suis bien » vêtu, bien logé... j'engraisse. On me » donne pour tout ça quatre-vingts ducats » par an. Quatre-vingts ducats, voyez-vous, » bonne mère, c'est plus d'argent qu'il n'en » est jamais entré chez vous. J'ai fait des » économies depuis douze ans; j'espère que » le seigneur qui est ici voudra bien vous » en porter la moitié, avec une peau d'ours » que je vous envoie... C'est excellent pour » se tenir les pieds chauds. Il est tems que » vous ne travailliez plus, bonne mère; le » repos est nécessaire à l'homme, et qui » dit l'homme dit la femme. Reposez-vous » donc, portez-vous bien, et vivez longtems. Je voudrais pouvoir vous dire : » Vivez toujours. NUNEZ. »

SCENE VIII.

KARL, JUANA, NUNEZ.

JUANA, *à Karl.* Elle était ici depuis ce matin; mais tu es rentré si tard!

KARL. C'est vrai. Chère sœur! combien je regrette de ne pas l'avoir vue plus longtems! (*Apercevant Nunez.*) Qui donc est assis là?... (*Avec douceur.*) Ah! c'est vous, monsieur Nunez. (*A part.*) Il a tout vu, lui.... La présence de cet homme me fait mal, et pourtant il ne doit plus me quitter. (*Haut.*) Pardon... voulez-vous nous laisser?

NUNEZ. Oui, monsieur le comte. (*A part.*) A la bonne heure il me parlait sur un ton!.. (Il sort.)

SCENE IX.

KARL. JUANA.

JUANA. Tu parais fatigué.

KARL. Oui... grâce à Dieu; c'est le corps qui trouble la paix de l'ame, qui l'agite de craintes et d'espérances. Je chasse pour épuiser mes forces; je n'ai de repos qu'à ce prix.

JUANA, *la main sur son cœur.* Autrefois, tu en avais toujours là.

KARL. Autrefois... Oui... autrefois. (*A lui-même, après un silence.*) Qui pourrait le découvrir?

JUANA. Découvrir... Quoi donc?

KARL. Oh! rien... L'art de rappeler le tems passé... de faire qu'autrefois fût aujourd'hui... et qu'aujourd'hui fût le néant.

JUANA. Mon Dieu! Karl, tu es bien cruel. Jamais que des paroles tristes et sombres; jamais que de l'amertume et des regrets. Qu'as-tu fait de ces mots d'amour qui m'enivraient autrefois, et qui faisaient que je ne comprenais pas qu'on pût te voir sans t'aimer? Ces mots, je les trouvais alors à chaque instant sur tes lèvres; et quand ta bouche se taisait, tes yeux parlaient pour elle; mais depuis que le prêtre a béni notre union, paroles et regards tout a changé. Mon amour te pèse, mes caresses te fatiguent; tu me cherches et tu ne peux rester à mes côtés. Nous vivons séparés; et lorsqu'il t'arrive de te rapprocher de moi, tu me quittes tout-à-coup, comme s'il y avait un remords entre nous deux : on dirait qu'il est un secret que tu as besoin d'avouer, que tu retiens à peine et qui va t'échapper à chaque instant. Karl, que se passe-t-il en ton ame? y a-t-il une autre femme dont la tendresse te soit devenue plus chère que ne l'était la mienne?.... Il faudrait me le dire, vois-tu? ou plutôt il faudrait me tuer... Mon Dieu! mon Dieu! je suis bien malheureuse, moi.

KARL. Toi, jalouse!... et de qui?... Ne t'ai-je pas donné tout ce que j'avais d'amour?... Mais tu doutes... c'est juste... pouvons-nous croire à notre fidélité... (*à demi-voix*) quand nous regardons en arrière?

JUANA. Karl!... quel souvenir viens-tu de rappeler? L'épouse d'Alphonse l'avait trompé.

KARL, *d'une voix sombre.* Aujourd'hui... oui... ce jour est maudit!

JUANA. Aujourd'hui! que veux-tu dire?

KARL. As-tu pu oublier?... C'est aujourd'hui qu'il s'est tué.

JUANA. Dieu tout-puissant!

Digitized by Google

KARL. As-tu oublié encore comme nous nous écrivions des paroles d'amour après sa mort, et pendant l'année de ton deuil? comme nos plaintes hypocrites déguisaient mal la joie de nos cœurs?

JUANA. Arrête! tu me fais mourir!

KARL. S'il venait nous le rappeler, lui!

JUANA. Oh! mon Dieu!

SCÈNE X.

JUANA, KARL, ALMÉIDA, FERNANDO, *qu'il tient par la main.*

JUANA, *avec terreur, l'apercevant.* Ah!... le marquis d'Alméida!

KARL. Qui?

JUANA. Le père d'Alphonse.

KARL. Ah!

ALMÉIDA. Pardonnez à mon impatience, à celle de l'enfant, que je n'ai pu contenir quand il a su qui j'étais. Mon arrivée inattendue vous a effrayée. (*Il embrasse Juana avec émotion.*) Ma fille!... (*A Karl.*) Monsieur le comte, nous nous sommes vus souvent en Espagne; mais douze ans se sont écoulés depuis, et vous avez peut-être peine à me reconnaître.

KARL, *qui ne l'a pas quitté du regard.* Non... non... il suffirait d'ailleurs de votre étonnante ressemblance avec Alphonse...

ALMÉIDA. C'est tout ce qui me reste de mon fils. Vous, monsieur le comte, vous avez recueilli l'héritage des plus précieux de ses biens: vous êtes l'époux de sa veuve, le père de son fils; leur amour vous appartient. Moi, je suis resté seul; n'est-il pas juste que le pauvre vienne demander au riche quelque part de ses trésors?

KARL, *lui tendant la main.* Soyez le bien-venu.

JUANA. Nous étions loin de vous supposer dans ce pays.

ALMÉIDA. Voilà deux mois que j'ai quitté l'Espagne par un ordre de mon souverain, qui me chargeait d'une mission secrète à la cour de Danemarck. Vous le savez, Juana, quand on m'éveilla pour m'annoncer la mort de mon malheureux fils, le coup fut si imprévu, la douleur si grande, que ma tête se perdit. On me ramena au château, sans que le deuil qui m'entourait me rappelât la perte que je venais de faire. Je passai ainsi douze années dans un état d'insensibilité et d'oubli qui me laissa vivre. Enfin, après ce temps, Dieu a permis que ma raison me revînt pour sentir tout mon malheur, et pour le venger, peut-être. (*A Juana.*) Avez-vous vu le corps de votre mari lorsqu'on le rapporta sur un brancard?

JUANA. Non... je n'aurais pu supporter..

ALMÉIDA. L'avez-vous vu dans son cercueil?

JUANA. Non.

FERNANDO. Moi, je l'ai vu. La salle était tendue de noir. Mon père était étendu sur un lit, pâle, mais beau encore. Son corps était couvert d'un manteau de velours, sur lequel brillait l'ordre de l'étoile de Calatrava. (*Des larmes viennent dans ses yeux.*) Des hommes du voisinage, d'autres venus de loin, pleuraient auprès de son corps et baisaient la frange d'or de son manteau... car on l'aimait, mon père!...

ALMÉIDA. Oh! pourquoi ai-je fait ouvrir le cercueil qui cachait à tous les yeux cet effrayant spectacle. Quand j'osai lever le manteau qui enveloppait son corps, je vis l'affreuse vérité. Une main pressait sa blessure, son bras droit était étendu et rejeté en arrière, le poing fermé; ses sourcils froncés; sa bouche muette semblait dire: Vengez-moi, je suis assassiné.

JUANA. Grand Dieu! si cela était vrai.

KARL, *les genoux tremblans.* Oui... ce serait effroyable.

ALMÉIDA. On l'avait trouvé au milieu de la forêt dans cette même attitude ou je le vis dans son cercueil. Ceux qui me conduisirent dans le tombeau m'en ont donné l'assurance. Sa main, son bras étaient ainsi placés; sa figure avait la même expression. Une balle lui avait percé le cœur, et sa main semblait attachée sur sa blessure par une force surnaturelle: impossible d'ouvrir le poignet fermé; impossible de ramener près du corps le bras rejeté en arrière. Depuis cet instant, tous mes doutes furent dissipés. Un vague instinct me fit accepter la mission dont on me chargeait, et je suis venu jusqu'au milieu de vous, cherchant le meurtrier d'Alphonse, sans savoir où je reconnaîtrai sa trace.

KARL, *d'une voix éteinte.* Dieu veuille que vous la trouviez bientôt... mais pardon... la fatigue de la chasse... Permettez que je me retire.

(Il se dirige vers une porte latérale.)

ALMÉIDA, *à Fernando, en lui faisant signe de conduire Karl.* Mon enfant!

(Fernando prend un flambeau. Juana, absorbée dans ses réflexions, ne remarque rien. Au moment où Fernando s'approche de Karl, celui-ci tombe par terre sans connaissance.)

FERNANDO, *avec un cri.* Ah!

ALMÉIDA. Grand Dieu!

JUANA, *sortant de sa rêverie.* Qu'y a-t-il?

FERNANDO. Le comte!

JUANA, *se précipitant vers son mari.* Karl!

FERNANDO. Au secours! au secours!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le cabinet du comte de Richter. Portes latérales, porte au fond.

SCENE PREMIÈRE.

NUNEZ, *devant une armoire ouverte.*

Qui diable a pu prendre ce fusil? ce n'est pas le comte, car il ne se sert jamais de celui-là et le tient précisément caché dans cette armoire. Il ne faut même pas qu'on en approche. Ce ne peut être aucun des gens du château, bien que ce soit fête aujourd'hui et que les paysans des environs viennent ici pour s'exercer au tir. Pas un ne l'eût osé. Serait-ce M. Fernando? Non: le comte ne lui a jamais permis de se servir d'une arme à feu. Ce n'est pas l'embarras: le jeune homme a déjà été prêt de désobéir vingt fois: il brûle d'essayer son adresse, et je ne serais pas étonné...

SCENE II.

NUNEZ, ALMEIDA.

ALMÉIDA. M. le comte est-il sorti?

NUNEZ. Non, monsieur, il est resté toute la journée enfermé dans sa chambre à coucher. Il paraît qu'il s'est trouvé bien mal hier soir.

ALMÉIDA. Oui... bien mal.

NUNEZ. Monsieur le marquis ne me reconnaît pas?

ALMÉIDA, *après l'avoir regardé.* Non, mon ami.

NUNEZ. Oh! c'est unique. Moi, je l'ai reconnu tout de suite. Monsieur le marquis se rappelle sans doute Gil Nunez?

ALMÉIDA. Nunez?... non.

NUNEZ. Oh! c'est particulier. Nunez... le fils d'Inesilla.

ALMÉIDA. Ah! de la vieille Inesilla..... qui demeure dans la forêt... près du château... au rendez-vous de chasse... Oui... oui... je m'en souviens.

NUNEZ. Je me disais aussi, il n'est pas possible..... Elle vit toujours la bonne vieille?

ALMÉIDA. Toujours, quoiqu'elle soit mon aînée.

NUNEZ. L'aînée de monsieur le marquis, ça commence à bien faire. Ce n'est pas l'embarras; une Bohémienne lui a prédit qu'elle vivrait cent ans, elle, et ce qui naîtrait d'elle. Or, comme tous mes frères sont morts, la prédiction ne peut regarder que moi. Et est-elle toujours tracassière et hargneuse? C'est que, voyez-vous, nous nous chamaillons souvent... moi, j'étais un espiègle. Et ma petite nièce Pepita a-t-elle trouvé un mari? Et mon cousin Perez...

ALMÉIDA. Je ne sais, mon ami... je ne pourrais vous donner aucune nouvelle. Mais comment se fait-il que je vous trouve ici? autant que je peux m'en souvenir, vous n'étiez pas au service du comte en Espagne?

NUNEZ. C'est-à-dire j'y suis entré peu de tems avant son départ. Eh! mon Dieu! le jour même de la mort de notre pauvre seigneur don Alphonse. Vous connaissez le proverbe: le bien vient en dormant! je dormais, assez près de notre maison, dans le bois, quand un coup de fusil m'éveilla en sursaut. J'aperçus auprès de moi M. le comte de Richter, que je ne connaissais pas alors. Il était debout, regardant devant lui avec tant d'attention, que son fusil lui était tombé des mains. Je le ramassai. Il parut extrêmement surpris de ma politesse. Il m'adressa quelques questions: qui j'étais? d'où je venais? et m'emmena en me promettant de l'emploi.

ALMÉIDA. Sans autre information?

NUNEZ. Pas d'autre. Après ça ma physionomie lui avait plu, et depuis il m'a toujours traité avec beaucoup d'égards.

ALMÉIDA. Vous lui avez peut-être rendu des services?

NUNEZ. Ah! oui... je lui ai ramassé son fusil.

ALMÉIDA, *à lui-même.* C'est étrange. Cet homme emmené ainsi, uniquement parce qu'il se trouvait là!

SCENE III.

ALMÉIDA, KARL.

(A l'entrée de Karl, Nunez s'éloigne.)

KARL. C'est vous, monsieur le marquis pardonnez-moi de m'être laissé prévenir.

ALMÉIDA. J'étais inquiet de votre santé.

KARL. Oh! ce n'est rien. J'éprouve souvent de ces faiblesses subites, fruit d'un

exercice trop violent... Je suis tout-à-fait bien aujourd'hui. J'ai ordonné qu'on vous logeât dans l'appartement le plus gai du château.

ALMEIDA. La gaîté, monsieur le comte, c'est sur le visage du maître que je voudrais la trouver. Permettez-moi de vous le dire, vous ne m'avez pas reçu comme le père de votre ami.

KARL, *vivement*. C'est que vous ne vous êtes pas présenté ainsi. (*Avec calme.*) Pourquoi avez-vous rouvert dans mon cœur et dans celui de Juana des blessures si profondes et si douloureuses?

ALÉMIDA. Je ne devais pas soupçonner qu'elles fussent plus profondes dans vos cœurs que dans celui d'un père.

KARL. Vous avez vu du moins qu'elles y sont plus sensibles, puisque nous n'avons pas eu la force d'entendre ce que vous avez pu raconter. (*Alméida l'observe, il continue.*) Vous êtes père et vous pleurez parce que vous avez perdu un fils, moi, j'ai perdu un ami, et croyez-moi, monsieur, quelque poignant que soit pour vous le souvenir de sa perte, il n'est pas plus cruel que ne le sont mes regrets. C'était un autre moi-même, j'ai vécu, je suis mort avec lui.

ALMÉIDA. Je sais que les liens qui vous unissaient étaient puissans : autrefois, on vous avait appelés *les amis*.

KARL, *avec attendrissement*. Oui, nous étions amis, et non pas des amis vulgaires, mais de ceux qui n'ont qu'une pensée, une ame, une volonté : de ceux qui sont plus que des frères. J'avais fait un voyage en Espagne, à la suite de notre ambassadeur. J'y avais connu Alphonse. De retour dans ma patrie, je l'y retrouvai ; il voyageait en Allemagne. Ma maison devint la sienne. Comme à Madrid, peine, plaisirs, dangers, tout nous était commun ; nous ne nous quittions pas ; on nous invitait ensemble, parce qu'on ne pouvait nous avoir qu'ensemble. Quelle fête eût su lui plaire lorsqu'il me croyait triste? quel chagrin l'eût affligé quand il me voyait heureux? S'il se trouvait engagé dans une affaire d'honneur, il venait me chercher et me disait : Karl, je me bats aujourd'hui, et je prenais mon épée, parce que offenser l'un, c'était offenser l'autre ; parce que on ne pouvait tuer l'un sans l'autre. Heureux si je n'avais pas eu pour lui un secret.... et il n'est plus! et, depuis douze ans, mes larmes n'ont pu lui rendre cette existence, qu'il eût donné pour moi!.. (*Sanglotant.*) Oh! Alphonse... oh! mon cher Alphonse!..

ALMÉIDA, *lui saisissant la main*. Karl!.. Non, l'homme qui l'a aimé ainsi n'a pas connu la cause de sa mort, car il n'eût pas laissé le crime impuni.

KARL, *effrayé*. Comment?... que dites-vous?... quel crime?...

ALMÉIDA. Celui qui nous a frappés tous deux dans ce que nous avions de plus cher ; celui que je poursuis, que vous m'aiderez à découvrir. Karl, reportez sur le père quelques-uns des sentimens que vous aviez pour le fils : vous étiez son ami, soyez le mien aussi.

KARL, *hors de lui, le regardant fixement*. Moi!.. que demandez-vous? vous ne le pensez pas! c'est un piége.

ALMÉIDA. Quel égarement!

KARL. Pourquoi me regarder ainsi? que me voulez-vous?.. moi... votre ami!.. mais oui!.. vous n'avez pas une épouse jeune et belle.

ALMÉIDA, *se reculant avec effroi*. Comte!..

KARL, *vivement et avec expression*. Ne me condamnez pas, vous êtes homme : aujourd'hui vertueux, demain coupable. Savez-vous d'ailleurs qui des deux l'a ravie à l'autre? Savez-vous si mon amour n'était pas plus ancien que ses droits?... Ah! quand je l'ai vu son épouse, il fallait fuir, n'est-ce pas? il fallait fuir maître de mon secret... Eh! qui vous dit que cette raison, ce dévouement, je ne les eusse pas eus ailleurs, peut-être... mais là... dans votre Espagne... dans ces climats voisins du soleil... sous ces rayons dévorans qui enflamment les sens, il n'est plus ni raison, ni devoir, ni amitié... tout ce qu'il y a de sentimens généreux se concentre et s'éteint dans une seule passion, l'amour, qui est la vie. Vieillard, avant de me blâmer, il faut me plaindre ; il faut avoir pitié d'un malheureux qui aimait son ami, et qui brûlait pour la femme de son ami. Comprenez-vous maintenant mes tourmens? Si dona Juana m'appartient, elle est la veuve d'Alphonse ; c'est là depuis douze ans la cause de mes remords ; vous avez voulu les savoir, vous les connaissez ; il n'y en a pas d'autre.

ALMÉIDA, *après un silence*. Comte, m'avez-vous tout dit?

KARL, *péniblement*. Oui.

ALMÉIDA, *après l'avoir observé*. C'est votre dernière parole. Fasse le ciel que celle-là aussi soit sincère.

SCENE IV.

ALMÉIDA, KARL, JUANA, *puis* FERNANDO.

JUANA, *à Alméida*. Je viens de chez vous, mon père. Je craignais que Karl ne pût vous recevoir, et je ne voulais pas vous laisser seul tout-à-fait.

ALMEIDA. Merci, dona Juana, le comte se trouve mieux, et il a bien voulu perdre quelques instans avec moi.

JUANA. L'accueil que vous avez reçu dans ce château n'est pas celui que vous deviez attendre, je le sais. Mais la surprise où nous a jetés votre arrivée, l'évanouissement du comte nous ont troublés au point de nous faire tout oublier. J'espère que votre séjour ici nous laissera le tems de réparer nos torts.

ALMÉIDA. Vous n'en avez aucun, Juana; et je me trouverai trop bien accueilli, si vous m'avez gardé un peu de l'amitié que vous me portiez autrefois.

JUANA. Vous l'auriez trouvé la même, s'il m'avait été possible hier de la laisser éclater; mais ce que vous nous avez raconté est si triste !... assassiné, mon Dieu ! et par qui ? don Alphonse n'avait pas d'ennemis.

ALMÉIDA. On ne lui en connaissait pas, du moins.

KARL, *vivement*. Juana, ne voyez-vous pas que vous renouvelez les douleurs d'un père par ces horribles souvenirs ?

ALMÉIDA. Ils ne me quittent jamais, monsieur le comte.

KARL, *à Juana*. On ne lui connaissait pas d'ennemis, vous l'avez entendu? mais qui peut lire dans le cœur de l'homme? qui sait ce qu'il renferme de pensées de trahison et de meurtre? amitié, dévouement, vains mots ! qui s'évanouissent devant l'intérêt ou la passion.

JUANA. Ne parle pas ainsi, Karl, toi dont l'ame est si pure et si noble.

KARL. Eh ! cette pureté même, dont on fait tant de cas, à quoi tient-elle? au hasard. Il eût peut-être vécu sans reproche celui dont la vie est devenue une expiation, s'il n'avait pas compté sur des sermens de femme, si on lui avait gardé la foi jurée.

JUANA, *à elle-même*. Karl ! quel souvenir !

KARL. Il s'absenta peut-être, on le trahit... crainte ou oubli, qu'importe !... Mais comme il n'avait rien oublié lui, celle qu'il aimait toujours était devenue la femme de son ami, et il se trouva coupable, sans avoir rien fait pour l'être.

JUANA. Par pitié...!...

FERNANDO, *entrant un fusil à la main*. Tout le monde ici !...

(Il fait un mouvement pour sortir.)

KARL. Dévouement, amitié, vains mots, isa s-je tout à l'heure, faux semblans !... au ais dû y comprendre l'amour, qui est n mensonge aussi.

JUANA, *pleurant*. Karl ! mon Dieu !

FERNANDO. Des pleurs !... (*S'avançant rapidement entre Karl et Juana.*) Monsieur le comte, qu'a donc ma mère ?

JUANA, *vivement*. Rien, Fernando... rien.

KARL, *les yeux fixes sur Fernando, et avec un mouvement convulsif*. Que tenez-vous là ?... un fusil !... Fernando !... Quel est ce fusil ?...

FERNANDO. Je vous ai désobéi, monsieur le comte. J'ai voulu m'essayer au tir qui avait lieu aujourd'hui.

KARL. Répondez. Quel est ce fusil ? qui vous l'a donné ? où l'avez-vous pris ?

FERNANDO, *timidement, indiquant l'armoire*. Là.

KARL. Là !... (*Le lui arrachant.*) Malheureux !... un fusil dans vos mains ! et celui-là encore ?

FERNANDO. Monsieur...

KARL, *qui a jeté le fusil dans l'armoire*. Ne savez-vous pas qu'il m'appartient ? que seul j'ai le doit d'y toucher ?... seul, entendez-vous ? Ce n'était pas assez d'enfreindre mes ordres, il fallait y ajouter tout ce que la désobéissance a de plus cruel : il fallait me poursuivre jusqu'ici, me torturer. Songez-y, Fernando, je ne souffrirai pas qu'on se joue ainsi de mon repos... Ce fusil... que je ne le retrouve jamais en vos mains... Voilà le fruit de mon indulgence, de ma bonté... voilà comme vous m'avez toujours répondu.

FERNANDO. Souffrez...

KARL. Laissez-moi... oh ! laissez-moi, laissez-moi.

(Fernando sort ainsi qu'Alméida, qui n'a pas cessé d'observer Karl.)

SCENE V.

JUANA, KARL.

JUANA, *après un silence*. Karl, je te prie de m'écouter sans colère, et s'il se trouve dans mes paroles quelque chose qui t'afflige ou te blesse, pardonne-le-moi, car ma volonté ne sera jamais de te déplaire. Je t'ai aimé avec passion, Karl; je t'aime encore comme au premier jour. Mais, cet amour qui me rend si heureuse ne m'aveugle pas au point de me faire oublier qu'il faut que tu sois heureux aussi, toi. Tu as cessé de l'être, Karl : dès lors c'est à moi de sacrifier une tendresse désormais égoïste, puisqu'elle ne t'est plus nécessaire.

KARL, *avec douceur*. Juana, voulez-vous donc me tourmenter aussi ?

JUANA. Je vous laisserai libre. Je me retirerai auprès de votre sœur : seulement comme mon fils est d'un âge à avoir plutôt besoin de vos soins que des miens, vous le garderez auprès de vous. Il est encore bien jeune, le pauvre enfant, et sa jeunesse

peut faire excuser ses f aute s... jus demanderai de ne pas le traiter avec trop de sévérité, et de vous souvenir quelquefois de l'attachement que vous portiez à sa mère.

KARL. Me quitter! vous, Juana! vous en avez eu la pensée? Oh! mais tout le monde ici conspire donc contre moi? Vous voulez donc me faire mourir! Toi, me quitter, Juana?... allons donc! est-ce que cela se peut? Eh! que deviendrais-je, moi, si tu me quittais?... Tu ne sais donc pas comme je t'aime? tu l'as oublié, Juana? Mais ton amour c'est mon bien, ma consolation, le seul lien qui m'attache à la vie: sans lui, sans ta présence que me resterait-t-il? Tout ce que j'ai souffert, tout ce qui s'est passé ne m'aurait servi à rien! je te perdrais ensuite! oh! cela ne se peut pas! cela ne se peut pas!

JUANA. Vous êtes malheureux, Karl, et c'est moi qui ai fait votre malheur.

KARL. J'ai pu t'en accuser! ces paroles cruelles sont sorties de ma bouche! ah! elles n'ont jamais été dans mon cœur... jamais, Juana! jamais! Il faut plaindre un malheureux qu'on torture, à qui la douleur arrache des reproches injustes, insensés... Enfin, on pardonne à un homme qui demande grâce... qui la demande à genoux, en pleurant... Juana, vous ne me pardonnerez donc pas, vous?...

JUANA. Karl!... mon Karl!...

KARL. Toi coupable de mes actions! toi, pauvre victime, dont mon amour a troublé l'existence! Mais c'était fou ce que je disais... cruel aussi, oui, bien cruel.. Tu ne peux pas me le pardonner... mais ne me quitte pas!

JUANA. Oublié, Karl... c'est oublié.

KARL. Juana, mon amour, mon ame! je suis bien coupable, voyez-vous?... Et Fernando à qui j'ai parlé avec colère, avec menace... cet enfant si bon... qui ne savait pas le mal qu'il m'avait fait!.. Fernando!.. il me hait sans doute, lui!... et il n'est pas là pour que je l'embrasse! pour que mes caresses réparent au moins le chagrin que je lui ai causé.

JUANA. Fernando va venir se jeter dans tes bras... je vais te l'envoyer... je vais lui dire que tu l'attends, n'est-ce pas? Ne parlons plus de moi, qui ne me souviens de rien que de tes paroles bonnes et consolantes. Karl!... ah! il y a long-tems que je n'ai été si heureuse!

SCENE VI.

KARL, PUIS NUNEZ.

KARL. Pauvre Juana! la faire souffrir ainsi, c'est affreux. C'est ce vieillard dont la présence me tue. C'est lui qui est venu renouveler mes tourmens. Toujours Alphonse!... que prétend-il savoir?... (*Il sonne, Nunez entre.*) Monsieur Nunez, dites, je vous prie, que je n'ai besoin de personne ce soir. (*A part.*) Cet homme, il peut parler. (*Haut.*) Je suis content de vos services. Vos appointemens sont doublés.

NUNEZ, *surpris*. Ah!

KARL. C'est bien: laissez-moi. (*Nunez sort.*) Ce vieillard a apporté dans cette maison le malheur qui le suit. (*Après un tems.*) Etais-je plus heureux avant?... oh! non!... mais plus tranquille du moins..... Allons! toujours ces sombres pensées et Fernando va venir!... et je ne dois pas montrer encore à cet enfant un front sévère et triste... Parce que je souffre, faut-il que tout le monde souffre autour de moi?... non: cela serait injuste. On vient... c'est lui...

(Il ouvre la porte. Entre Almeida.)

SCÈNE VII.

KARL, ALMÉIDA.

KARL, *reculant*. Vous, monsieur? à cette heure!... que me voulez-vous? et pourquoi ces armes?

ALMÉIDA, *lui jetant une épée*. Nous sommes seuls, monsieur le comte. Défendez-vous.

KARL. Me défendre! et pourquoi?

ALMÉIDA. Parce que votre crime n'est plus un secret entre nous deux, et qu'il faut que vous tuiez le père, comme vous avez tué le fils.

KARL. Moi!...

ALMÉIDA. Allons! votre attentat n'a pu rester caché: il ne doit pas rester impuni... défendez-vous!

KARL. Mon Dieu! mon Dieu!

ALMÉIDA. On peut venir, êtes-vous prêt?

KARL. Me battre, moi! contre un vieillard!

ALMÉIDA. Ah! il lui reste encore assez de force pour tenir une épée... Prends donc et défends-toi.

KARL. Jamais!..... la puissance du moment peut entraîner la volonté. Quand votre épée s'approchera de mon sein, il se pourrait que l'amour de la vie s'y ranimât... Je vous tuerais peut-être.

ALMÉIDA. Eh bien! tue-moi.

KARL. Non... frappez plutôt.

ALMÉIDA. Sans défense!... ce n'est pas moi qui frappe ainsi.

KARL, *avec fureur*. Ce n'est pas vous!... (*Avec prières.*) Monsieur! monsieur!...

ALMÉIDA. Tu portes un nom honorable et tu es un lâche!

KARL, *hors de lui*. Qui a dit cela?

ALMÉIDA. Lâche comme les assassins.

KARL, *dans l'égarement, ramnssant l'épée*. Malheureux!

ALMÉIDA, *avec joie*. Ah! enfin!...

KARL, *brisant son épée*. Non : que ma main soit maudite si elle tire cette épée.

ALMÉIDA. Eh bien! si tu ne veux pas risquer ta vie, perds-la.

(Il saisit son épée dans ses deux mains comme un poignard.)

KARL, *avec un rire convulsif*. Un assassinat, vous! et ne voyez-vous pas que vous n'entendez rien à de telles actions? que vous ne pourrez l'accomplir avec ces armes! La main de l'homme tremble au moment d'enfoncer le poignard dans le sein de son semblable ; la terreur glace son sang ; son bras reste sans force, et l'œuvre demeure imparfaite. Voulez-vous commettre plus sûrement le meurtre..... ce n'est pas une épée..... c'est une arme à feu qu'il faut prendre. Alors sans approcher du but, vous pouvez l'atteindre. La colère vous tranporte, vous armez le fusil... mais la chance est incertaine ; le coup peut ne pas porter : si vous étiez sûr du succès, vous jetteriez loin de vous l'arme fatale ; alors le démon vous dit tout bas : *l'atteindras-tu?* Il entraîne la volonté chancelante ; la main tremble, le coup part, et la victime frappée de loin tombe et meurt.

ALMÉIDA. Alphonse! Alphonse!...

KARL. Il savait tout et voulait se venger. J'étais jaloux, moi, jaloux d'un bien qu'il m'avait ravi. Je le rencontrai dans la forêt..... L'arme meurtière était dans mes mains... Pour posséder Juana, je n'avais qu'à toucher le ressort fatal... Voyez!... le feu brille... le plomb vole!...

ALMÉIDA. Assassin! assassin!...

KARL. Ah! vous me connaissez..... Eh bien! il vaut mieux que tout soit dévoilé... Ce que je savais seul, il me fallait l'enfouir dans mon sein... c'était un feu qui me dévorait... (*Il respire librement.*) Maintenant la flamme a brisé ses entraves... elle s'est fait jour avec les paroles que j'ai prononcées... tout est consumé, mais tout est tranquille.

ALMÉIDA... Mon fils!... et je ne puis te venger!

SCÈNE VIII.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO.

ALMÉIDA, *apercevant Fernando*. Fernando!... c'est Fernando!... merci, mon Dieu. Tiens! voilà celui qui a tué ton père.

FERNANDO. Grand Dieu!

ALMÉIDA. Ton père qui t'aimait tant!... tu sais comme il t'aimait, ton pauvre père?... tu t'en souviens... quand il te prenait tout petit entre ses bras, quand il t'embrassait... Eh bien! c'est lui qui l'a tué... il s'en est vanté devant moi... oui, tout à l'heure... dis-lui d'oser me démentir... et quand j'ai demandé vengeance, il m'a méprisé parce que je suis vieux, il a ri de ma menace... mais toi... toi, tu as seize ans, Fernando.

FERNANDO, *s'élançant sur Karl et le saisissant*. Deux épées! assassin! deux épées!...

ALMÉIDA, *avec un transport de joie*. Ah!... Fernando!... noble enfant!

KARL. Fernando!... mon Fernando?

FERNANDO. Du sang!... le vôtre ou le mien.

KARL. Le tien!... mon Fernando!... mon fils!...

FERNANDO. Votre fils, moi!... qu'avez-vous fait de celui qui pouvait m'appeler son fils?

KARL. C'est impossible... je ne puis me battre avec toi.

FERNANDO. Il le faut. Vous ne voulez pas que je vous assassine... et je vous assassinerais, voyez-vous.

KARL. Toi!..... tu te chargerais d'un pareil crime!

FERNANDO. Partout..... jusque sous les yeux de ma mère, qui ne sait pas qu'elle a donné sa main au meurtrier de son mari.

KARL. Oui.... ta mère est innocente. Je le jure devant Dieu qui m'entend, elle ne sait rien. Elle ne soupçonne rien, ta mère, Fernando! elle doit rester pure à tes yeux..... tu le sens comme moi, n'est-ce pas?... il ne faut pas qu'elle puisse jamais rougir devant toi. Eh! mon Dieu! c'est ta seule consolation ta mère..... Nous nous battrons, entends-tu? cela est bien horrible, mais nous nous battrons.

SCÈNE IX.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO, JUANA.

JUANA. Pourquoi ces cris? que se passe-t-il?

KARL. Rien... rien. Fernando que vous m'avez envoyé... à qui j'ai tout pardonné... à qui je pardonne tout encore... Fernando qui m'a parlé comme il devait le faire... qui a rempli son devoir... Juana, prenez-le dans vos bras... c'est un bon fils... oh! oui!..... aimez-le bien, car il vous aime bien!...

(Il tombe épuisé dans un fauteuil.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Un salon : porte au fond ; porte à droite conduisant chez Juana. Petite porte à gauche conduisant dans le parc

SCÈNE PREMIÈRE.

KARL, *assis devant un bureau et achevant une lettre.*

« Une chaise de poste est prête : tu y » monteras avec Alméida et ton fils.

» Juana, en te révélant aussi cet horri» ble secret, je laisse à toi seule le fardeau » de mon crime. Pardon, mais il le fallait. » Tu aurais voulu qu'on me pleurât, peut» être ; mon aveu te condamne au silence. » Laisse-les maudire ma mémoire, cela » vaut mieux. Mon nom ne déshonore que » toi : Fernando en porte un pur et sans » tache ; accepte comme une consolation le » bonheur de ne pas lui faire partager ta » honte.

» Maintenant, adieu. Je t'impose un » courage et une résignation que je n'ai » pas. Je vais me délivrer de mes tour» mens, je vais chercher dans la tombe un » repos... que l'on n'y trouve pas, peut» être.... Toi, tu vivras pour souffrir..... » Juana !... oh ! ma pauvre Juana ! !... » (*Il plie la lettre.*) Allons !... il le faut. Avant l'heure fixée pour ce duel, j'aurai cessé d'exister. (*Il se lève.*) Mes pistolets sont dans le pavillon du parc ; c'est bien. Là, je dirai adieu à la vie... quelques lignes à ma sœur et tout sera fini. (*Il se promène un instant absorbé dans ses pensées.*) Comment n'ai-je pas compris qu'il en devait être ainsi ? qu'on ne pouvait se taire et tromper toujours ?... Tant qu'on renferme dans le secret de sa pensée un désir criminel, le crime n'existe pas : c'est là ce qui tente l'homme et qui le perd ; parce qu'il a la puissance de cacher des pensées coupables, il s'encourage à les réaliser ; il croit qu'il pourra enfouir dans la nuit de son cœur les actions qu'il aura commises, comme les projets qu'il forma. Malheureux ! tu porteras ce fardeau dont tu as osé te charger ; mais, à chaque pas, il deviendra plus lourd. Son poids t'accable, il t'écrase ; tes genoux plient, tu tombes dans le précipice, et tu entraînes avec toi tout ce qui te fut cher. (*Avec un profond gémissement.*) Oh !

SCENE II.

KARL, NUNEZ

KARL. Je vous ai fait appeler, monsieur Nunez ; j'ai quelques mots à vous dire. Depuis douze ans que vous ne m'avez pas quitté, je ne crois pas avoir eu un tort envers vous. (*Nunez a l'air de réfléchir.*) Dites, avez-vous quelque reproche à m'adresser ?

NUNEZ. Pardon... je cherchais... Non, je ne vois pas...

KARL. Je sais que vous avez plus fait pour moi que je n'ai fait pour vous, que je vous suis encore redevable. Je vous remercie de votre silence ; mais le motif qui rendait votre présence nécessaire à mon bonheur, à mon repos, a cessé d'exister.

NUNEZ. Ah !

KARL. Que voulez-vous ?... il fallait que cela arrivât tôt ou tard.

NUNEZ. Je ne dis pas non... mais j'aurais mieux aimé que ce fût plus tard.

KARL. Qu'importe ? dès aujourd'hui vous pouvez partir.

NUNEZ. Est-ce que c'est pour moi que monsieur le comte a fait préparer sa chaise de poste ?

KARL. Non.... non.

NUNEZ. Pardon, c'est que, d'après ce qu'il vient de me dire, je croyais...

KARL. Non... c'est... pour moi, monsieur Nunez, il est juste que je cherche à m'acquitter envers vous. Voici un contrade deux cents ducats de rente ; il vous appartient. Avant de vous éloigner cependant, j'ai un service à vous demander ; un seul ; c'est le dernier. Prenez cette lettre ; je vous la confie. Lorsque neuf heures sonneront, vous la remettrez à dona Juana... A neuf heures... pas avant ! Ce devoir rempli, vous êtes libre, et vous pourrez dire adieu au château de Richter.

NUNEZ. Cela suffit.

SCENE III.

KARL, ALMÉIDA, FERNANDO.

FERNANDO, *après un instant de silence, bas à Karl. Il est très-pâle et très-agité.*) Etes-vous prêt, monsieur?

KARL. Pas encore. Notre rendez-vous n'est que pour neuf heures, et il en est à peine huit.

FERNANDO. Que cette matinée est lente! toujours dans le parc.

KARL. Oui.

FERNANDO. Près du pavillon.

KARL, *avec intention*. Vous m'y trouverez. Votre impatience est cruelle, Fernando. Vous me haïssez donc bien?... (*Se reprenant.*) Oui, vous le devez... je m'y suis condamné. J'avais plus de résignation tout à l'heure: j'aurais voulu ne pas vous revoir avant le moment fatal... Maintenant la pensée que votre haine ne s'éteindra pas avec moi a quelque chose d'horrible qu'il me paraît au-dessus de mes forces de supporter..... La mort est une expiation..... N'est-ce pas qu'un tems peut venir, bien éloigné, où on cesse de maudire?.. (*Après un silence.*) Vous me répondriez, Fernando, si vous saviez combien une parole, qui ne serait pas amère, me paraîtrait bonne et consolante dans votre bouche!... (*Nouveau silence.*) Rien!... rien... (*Sa voix est étouffée par ses sanglots.*) Ah! quel châtiment!

(Il sort par la petite porte qui conduit dans le parc.)

SCENE IV.

ALMÉIDA, FERNANDO.

ALMÉIDA. Il y a des larmes dans tes yeux, Fernando.

FERNANDO. Pardon.

ALMÉIDA. Ce combat aura donc lieu!

FERNANDO. Qui pourrait l'empêcher?... mais vous-même vous êtes bien ému, mon père.

ALMÉIDA. Oh! moi!... moi, je suis un vieillard, et le vieillard n'a qu'un moment d'énergie. Le tems, qui use les forces de son corps, use en même tems celles de son ame: il peut bien crier: le devoir est là; mais quand le moment arrive, quand l'heure sonne, il s'approche de celui qu'il a jeté au-devant du danger, il lui prend la main et il lui dit: Fernando, ne te bats pas.

FERNANDO. Mon père!...

ALMÉIDA. Ah! c'est mon unique pensée maintenant; il fallait bien le prononcer ce mot que ma bouche ne pouvait plus contenir. Depuis hier il murmure à mon oreille, mon cœur en est plein: c'est lui que je répétais tout bas cette nuit, lui que j'ai retrouvé ce matin sur mes lèvres. Un espoir m'était venu, que je ne cache pas, dont je ne rougis pas, et qui le retenait encore.. Ce combat, on pouvait le refuser aujourd'hui, comme on l'avait fait hier... Mais à présent qu'il est accepté, que je dois en subir les hasards, je ne connais plus ni faiblesse, ni honte, et je viens à toi les larmes aux yeux, la prière à la bouche: à toi si jeune, si inexpérimenté, dont j'ai follement exposé la vie.

FERNANDO. Que dites-vous? mon Dieu!

ALMÉIDA. Écoute: je touche à la fin de ma longue carrière, il me reste à peine quelques instans à vivre; ce peu de jours, je n'ai que toi pour les consoler. Cela n'est pas possible, vois-tu? que je meure seul, isolé, sans une main qui me ferme les yeux... Enfin, je n'ai pas mérité d'être abandonné de tous, de survivre à tous... Tu n'es pas touché de mes paroles, parce que tu ne sais pas combien j'ai été malheureux, moi. J'avais un frère que j'aimais, et il est mort; j'avais une femme qui m'était bien chère, elle est morte: j'avais un fils et on l'a tué... on te tuerait aussi... Fernando! ne te bats pas!

FERNANDO. Ah! ne me parlez pas ainsi! ne pleurez pas ainsi! mon père, votre tendresse vous égare. On me l'a dit depuis mon enfance, et je le vois aujourd'hui, et vous n'en doutez pas, vous qui avez vécu plus long-tems, il y a là-haut une justice. C'est elle qui vous a conduit ici, qui vous a fait parler, c'est elle qui guidera mon bras. Pourquoi voulez-vous qu'elle m'abandonne alors qu'elle m'a choisi pour instrument? Non: je ne l'ai pas offensée, moi, et elle ne serait pas venue me chercher pour me perdre. Montrons tous deux que nous avons foi en elle. Et puis, voyez vous? ce serait bien infâme ce que vous me demandez. Vous me parlez ainsi maintenant parce que le danger est là, que vous ne voyez que lui, parce vous m'aimez et que vous tremblez; mais plus tard quand nous reverrions l'Espagne, car nous y retournerons ensemble, n'est-ce pas? plus tard, quand vous retrouveriez dans votre château d'Alméida et vos souvenirs et vos douleurs, vous me diriez: Fernando, tu es bon; Fernando, tu m'aimes bien; mais tu n'as pas vengé ton père!

ALMÉIDA, *avec des sanglots*. Mon enfant,

mon enfant!... c'est bien noble et bien cruel ce que tu me dis là.

SCÈNE V.

ALMÉIDA, FERNANDO, NUNEZ.

NUNEZ. Pardon, je croyais que M. le comte était ici.

FERNANDO. Non : que lui voulez-vous?

NUNEZ. Je venais lui annoncer que la chaise de poste qu'il a demandée est prête.

FERNANDO. Une chaise de poste!.. pour qui?

NUNEZ. Pour lui.

FERNANDO. Vous en êtes sûr?

NUNEZ. Il me l'a dit.

FERNANDO. Ah!

NUNEZ. Il ne m'a pas confié où il allait, par exemple. (*A Almèida.*) Monsieur le marquis ne se propose pas de repartir bientôt?

ALMÉIDA. Pourquoi?

NUNEZ. C'est que, comme il paraît que le comte a enfin pris sur lui de se passer de moi, que je ne suis plus si nécessaire à son existence que je l'étais, j'aurais profité de l'occasion pour m'en retourner en Espagne.

ALMÉIDA. Nous verrons. Laissez-nous.

NUNEZ. Dam, je dis ça.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ALMÉIDA, FERNANDO.

FERNANDO. Fuir!... Vous l'entendez, mon père? il veut fuir!

ALMÉIDA. Oui... oui... il a peur. Mais en quelque lieu qu'il se cache, la main de Dieu saura l'atteindre. Il y a des juges, des lois qui punissent le crime : croit-il donc qu'il pourra échapper à son châtiment? Il l'eût trouvé ici de ta main; mais il fuit, le lâche! il fuit, et il te laisse quitte envers l'honneur, envers ton devoir, car ce n'est pas toi qui a tremblé.

FERNANDO. Quitte envers mon devoir, dites-vous, et le sang de mon père est-il vengé, pour que je sois quitte? Cessez de vanter ce stérile courage, qui ne serait plus à présent qu'un prétexte à la lâcheté. J'étais un enfant quand vous m'avez pris par le bras et que vous m'avez dit : Voilà l'assassin de ton père. De ce moment vous avez fait de moi un homme; laissez-moi donc agir en homme.

ALMÉIDA. Eh bien! eh bien! vous me quittez, Fernando? Quel est votre projet? de punir un meurtrier? mais ce meurtrier ne manque ni de force, ni d'audace, et s'il cherche à s'éloigner, c'est que cette Providence dont vous parliez tout à l'heure lui a inspiré la pensée d'éviter le combat, parce qu'elle en prévoit la fatale issue.

FERNANDO. Elle nous a donné, à lui l'espoir de se sauver, à moi le pouvoir de le retenir.

ALMÉIDA. Fernando, rien qu'un mot; vous sortirez après, si vous le voulez. Mes prières sont impuissantes, cela devait être. Tu veux te battre, et c'est bien. Mais c'est à moi de te servir de guide, et maintenant que je ne m'oppose plus à ton projet, que je l'approuve, il est de ton devoir de m'écouter.

FERNANDO. Fuir! il veut fuir!

ALMÉIDA. Mais il n'est pas parti, mais on peut le retenir; rien n'est changé encore, il est en notre pouvoir.

FERNANDO. Oh! non! il ne partira pas.

ALMÉIDA. Tu le vois bien, Fernando; moi non plus, je ne veux pas qu'il nous échappe; comme toi, j'assure notre vengeance; mais la colère ne m'aveugle pas, moi : descends, ferme toi-même les portes du château. Ainsi tu n'as plus rien à craindre : ainsi la fuite devient impossible, et le combat inévitable. Tu ne m'écoutes pas?

FERNANDO. Pardon.

ALMÉIDA. Moi, je t'attends : tu reviendras me chercher ici.

FERNANDO. Oui.

ALMÉIDA. Fernando, tu me le jures, n'est-ce pas?

FERNANDO. Je vous le jure.

ALMÉIDA. Eh bien! descends... hâte-toi.

SCÈNE VII.

ALMÉIDA.

(Il suit des yeux Fernando, et dès qu'il l'a vu sortir il sonne violemment.)

(*Un domestique paraît.*) Sa mère! qu'on appelle sa mère!.. La comtesse, qu'elle vienne à l'instant. (*Le domestique sort par la porte à droite.*) Elle seule peut tout empêcher : Fernando ne tentera pas de lui résister; il n'oserait expliquer le motif de ses refus. Oui... il se taira... il obéira. Puis, s'il me demande plus tard compte de ma faiblesse, je l'aurai sauvé. Que m'importent ses reproches! sa vie d'abord.

SCENE VIII.

ALMEIDA, DONA JUANA.

JUANA. Vous m'avez fait appeler, monsieur, et je viens...Mais pourquoi ce trouble, cette émotion?...

ALMÉIDA. Ecoutez-moi, madame. Dans cinq minutes je pars. Une chaise de poste est en bas toute prête, les chevaux attelés. Mais dans ce pays d'Espagne où je vais retourner, ma vie est bien seule et bien triste; souffrez que Fernando m'accompagne.

JUANA. Lui! Que s'est-il donc passé?... Ces soins, cette tendresse que vous méritez si bien, vous les trouverez ici, mon père. Pourquoi ce départ subit?

ALMÉIDA. Il est devenu nécessaire.

JUANA. Pardon; Fernando ne peut vous suivre. Il a pour vous tout le respect et l'attachement qu'il doit avoir, mais il n'a jamais quitté sa mère, et il ne consentirait pas facilement à s'en séparer; et moi, je mourrais d'inquiétude, voyez-vous.

ALMÉIDA. Laissez-moi l'emmener, dona Juana; je vous le demande, je vous en prie.

JUANA. Enfin, vous voulez m'enlever mon fils. Pourquoi? il y a là un secret que vous me cachez. On n'enlève pas ainsi un fils à sa mère.

ALMÉIDA. Juana... il le faut.

JUANA. Le motif de ce départ?... Je dois l'apprendre. Vous aimez Fernando, mais vous n'avez pu penser que, sur un mot, je vous sacrifierais ma tendresse, ma tranquillité.

ALMÉIDA. Eh! ne voyez-vous pas que je tremble pour lui, qu'il faut que je le sauve, que s'il reste ici quelques instans encore, on va le tuer.

JUANA. Qui donc?

ALMEIDA. Celui qui a tué son père.

JUANA. Il est ici!

ALMÉIDA. Juana, ne m'interrogez pas.

JUANA. Son nom? Vous vous taisez?... Ce n'est pas Karl, n'est-ce pas?

ALMEIDA. N'exigez pas que je réponde.

JUANA. Karl!... lui...

ALMÉIDA. Oh! je ne lui demande plus compte du sang qu'il a versé: je ne demande plus rien: qu'il vive; mais mon Fernando, mon enfant; qu'on me rende mon enfant. Rendez-le-moi, vous qui le pouvez encore, vous qui l'aimez. Ils vont se battre.

JUANA. Qu'est-ce que vous dites?

ALMÉIDA. Dans un quart d'heure.

JUANA. Karl! Fernando!... et Karl a accepté?

ALMÉIDA. Oui.

JUANA. Pour moi!.. oui!.. et Fernando veut se battre pour venger son père?..

ALMÉIDA. Pour le venger.

JUANA. Se battre avec Karl!!.. mais cela ne se peut pas. O mon Dieu! vous le savez que cela ne se peut pas!

ALMÉIDA. Comprenez-vous maintenant pourquoi je voulais l'emmener, pourquoi je vous le demandais à genoux tout à l'heure?

JUANA, *abîmée dans sa douleur*. Oui... oui...

ALMÉIDA. Il faut qu'il parte avec moi à l'instant: tant qu'il resterait ici, je ne répondrais pas de lui.

JUANA. Oui... (*Sortant de sa stupeur.*) Mais le tems s'écoule, monsieur; et quand nous voudrons empêcher ce combat, il sera trop tard, peut-être. (*Elle sonne avec force.*) Qu'on appelle Fernando, qu'on le cherche, qu'il vienne.

ALMÉIDA. Dans un instant il sera ici, il me l'a juré.

JUANA. Eh! puis-je attendre sur la foi d'une parole! Vous, monsieur, à qui je dois tout, qui voulez le sauver, vous savez où il est, peut-être. . vous pourrez le trouver, l'amener... Ce combat n'aura pas lieu.. il est impossible, entendez-vous?.. Je n'ai qu'un mot à dire à Fernando... mais il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant... amenez-le-moi, monsieur, amenez-le moi!..

ALMÉIDA. J'y cours.. Songez-y, Juana... je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

SCENE IX.

JUANA.

JUANA. Fernando se battre! il le veut!.. et contre lui!.. Karl un meurtrier!.. mais c'est horrible.. Fernando.. il va venir.. il m'entendra... il s'empressera d'accourir, quand il saura que c'est sa mère qui le demande... sa mère au désespoir... Oui... voilà ce qu'ils vont lui dire, et il craindra mes prières, mes ordres... et il ne viendra pas. J'aurais dû les prévenir, l'attendre, le surprendre ici... S'il ne venait pas à présent!.. mon Dieu! c'est trop me punir! pitié! pardon! je vous crie pardon!. Rien!.. ils n'ont pas eu le tems de le trouver... Je suis folle aussi!.. c'est que l'heure passe: c'est qu'il n'y a plus que quelques minutes.. allons! il ne viendra pas!.. mais je puis courir sur ses traces,

77583

moi... (*La porte de côté s'ouvre.*) Quelqu'un! (*Apercevant Fernando et courant à lui.*) Ah! Fernando!

SCENE X.

JUANA, FERNANDO.

FERNANDO. Ma mère!!..

JUANA. Elle qui te couvre de ses baisers, que le ciel a exaucée, qui le remercie, qui le bénit. Je ne lui demandais que de te voir.. te voilà, je n'ai plus rien à craindre.

FERNANDO, *à genoux.* Oh! ne me maudissez pas, ma mère!

JUANA. Toi, mon enfant, te maudire!.. penses-tu que je vais te quitter maintenant, et que ce duel fatal aura lieu?

FERNANDO. Ce duel!.. votre présence me tue, ma mère.. laissez-moi sortir.

JUANA. Tu me demandes cela, à moi? Ecoute, Fernando, tu as résisté à toutes les prières, mais tu n'as pas entendu les miennes; à toutes les larmes, mais ce n'étaient pas les miennes. Celles-là, vois-tu? il faut leur céder, parce qu'elles viennent du cœur, parce qu'elles retombent sur le cœur.

FERNANDO. Par pitié!.. vous ne savez pas ce que je souffre.

JUANA. J'aurais bien des choses touchantes à te dire, bien des paroles qui pourraient t'émouvoir.. mais je pleure.. je ne puis que pleurer.. les sanglots m'étouffent.. Fernando! grâce!

FERNANDO. C'est moi qui l'implore... qui ne peux supporter l'aspect de votre désespoir.. ne me retenez pas, je vous en conjure.

JUANA. Attends! attends! à tes pieds!

FERNANDO. Vous, ma mère!

JUANA. Oui, pour te retenir; pour que tu ne m'obliges pas à dire tout ce que ma position a d'horrible. Si je parlais, tu ne bougerais plus d'ici, vois-tu! ne m'y force pas: cède à mes larmes comme tu céderais plus tard à mes paroles... Non, il a vu sa mère à ses pieds, et il a dit: Non. Je n'ai donc plus à prier maintenant. (*Avec autorité.*) Fernando, vous ne sortirez pas.

FERNANDO. Ma mère!

JUANA. Je croyais en vous, en votre amour; j'espérais pouvoir me taire, que Dieu le permettrait; il n'y consent pas; il ne me laisse que ce moyen de vous sauver. Asseyez-vous là, monsieur!..... (*Avec force.*) Asseyez-vous!... (*Après un instant de silence, elle prend tout-à-coup la tête de Fernando dans ses mains.*) Mon enfant, mon Fernando, tu ne veux donc plus qu'elle ose lever les yeux sur toi, ta pauvre mère? Elle n'a jamais pu se résoudre à rougir en ta présence... Eh bien! eh bien! elle s'y condamne; ce sera son châtiment. Cette femme que tu entoures de vénération et d'amour, elle a été bien coupable. C'est pour la conserver pure aux yeux de son fils que Karl a accepté le combat, qu'il s'est immolé, vain dévouement qui n'a pu la préserver de la honte. Oh! tu m'écouteras à présent. J'ai aimé Karl de cet amour qui fait tout oublier, devoir, famille, honneur. Malgré mon père, à l'insu de mon père, je l'ai aimé. Il partit. Quelques mois après, don Alphonse vint à Madrid. On lui promit ma main. Quand cette terrible nouvelle me fut annoncée, je me jetai aux genoux de mon pere, je lui avouai tout. Oh! alors il pleura amèrement le déshonneur de sa maison! il me conjura avec sanglots de le taire! il me menaça de sa malédiction, si je n'obéissais, de la mort.. j'aurais dû me laisser tuer... je ne l'osai pas... j'eus peur. Je te dis tout cela, Fernando, parce que je voudrais me justifier un peu... parce que j'ai besoin de ta pitié. On me conduisit à l'église, froide, inanimée... Don Alphonse m'entendra, me disais-je; mais on ne nous quittait pas, et quand nous fûmes seuls, j'étais sa femme. Mon courage m'abandonna alors, je fis taire le devoir, l'honneur, je gardai le silence. Ce fut là mon crime... le ciel ne me l'a pas pardonné. Alphonse aurait dû me repousser du pied, car je l'avais trompé, car, en marchant à l'autel, je savais que j'étais mère...

FERNANDO. Mon Dieu!

JUANA. Et cet enfant que je portais dans mon sein, c'était toi, et ton père, c'est Karl de Richter.

FERNANDO, *avec un cri d'effroi.* Ah!... pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt, ma mère!

JUANA. Karl!...

FERNANDO. Je viens de le tuer...

JUANA. Ah!...

(Juana tombe évanouie. — Fernando reste anéanti. — Au même instant Alméida paraît au fond.)

FIN.

77583

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.